

Le blues du scénariste suisse

...raliste, s'est retrouvé soudain axé sur la musique lyrique, les récitals de chant, la musique baroque avant de se faire rebaptiser, à son âge, Festival international de musique et d'art lyrique. « Cette programmation est une vue de l'esprit qui ne tient compte ni des attentes du public, ni de son attachement à un certain type de concert, ni même des salles à disposition, remarque encore un fidèle de l'ancienne formule. Christian Chorier se prend pour un magicien qui, arrivant avec un superbe chapeau, promet d'en sortir des lapins! » Mais l'habit porte des couleurs trop voyantes. Le magicien, contrairement à ce qui était prévu, n'a par exemple toujours pas élu domicile sur la Riviera, ce qui, vu le climat culturel instable qui y régnait il y a peu encore, provoque la méfiance. Marre de ces « touristes qui télécommandent tout depuis la France et disparaissent quand rien ne va plus, en laissant les finances exsangues ».

A trop jouer au redresseur de torts, au grand mystique des célébrations musicales (qu'il écoute les yeux fermés, le corps ramassé sur lui-même, comme dans une douloureuse extase), Christian Chorier s'est plus employé à vendre sa propre image que celle de son festival. Convaincu de s'y « donner corps et âme », il l'a en réalité avalé tout rond. Triste conséquence: de splendides concerts risquent bien de se dérouler devant des salles à moitié pleines. Si Riccardo Chailly (et le Royal Concertgebouw), Herbert Blomstedt (et le Gewandhaus de Leipzig) ou la Neuvième de Beethoven font le plein, d'autres grands noms sont négligés, comme l'orchestre londonien de Richard Hickox, la soprano Barbara Bonney et ses confrères en récital, l'ensemble Musica Antiqua Köln, le Quatuor Mosaïques, le chef Colin Davis et son London Symphony... jusqu'à un opéra de Haendel (dirigé par William Christie, venu tout droit de Glyndebourne) et un autre de Wagner qui ne trouvent pas grâce: « Si les gens ne viennent pas pour "Rodelinda", "Tambüser" et la "Missa Solemnis", alors il n'y plus d'espoir pour Montreux », lance Christian Chorier, effaré devant le peu d'écho que recueille sa programmation. L'espoir est en effet fragile. Pour Montreux ou pour son Parsifal?

Dominique Rosset

Montreux-Vevey. Du sa 29 août au je 17 septembre. Rens. (021) 966 80 25 ou 962 21 21.

Lancée en 1995, la série de téléfilms « Nous les Suisses » provoque des remous. Histoire d'une aventure qui révèle la difficulté d'un métier soumis à de multiples pressions.



TOURNAGE Claudio Tonetti met en boîte « Charmants voisins » coécrit par Michel Bühler.

Un scénariste, chanteur et romancier de son état, Michel Bühler, qui « pique une rogne » énorme et crie à l'« escroquerie morale ». Un réalisateur prestigieux et influent, Alain Tanner, qui proteste contre « la programmation de la mise à mort du cinéaste », désormais voué à jouer le rôle de « four à micro-ondes » pour réchauffer des plats précuisinés sans lui. Un acteur vedette, Daniel Prévost, jugé indésirable pour défaut d'accent suisse, ulcéré par ces « combats d'arrière-garde ». Un jeune réalisateur, Yves Mugny, qui parle de pillage des auteurs suisses et lance une pétition pour demander une sorte de préférence romande. Un directeur des programmes de la TSR, Raymond Vouillamoz, qui répond en taxant Michel Bühler de mauvaise foi et parle de « polémique frisant le chauvinisme ». Bref, les coulisses de la série « Nous les Suisses », dont le premier numéro est en tournage actuellement, contiennent tous les ingrédients d'une bonne comédie dra-

matique. Mais les nombreux conflits qu'elle déclenche révèlent aussi un problème de culture plus large qui revient régulièrement.

L'histoire de « Nous les Suisses », soit six comédies destinées à la télévision comme au cinéma, est parsemée de petites polémiques. En 1995, associée à la Télévision suisse romande et à l'organisme de formation Focal, la maison de production Thelma Films décide de profiter du 150e pour développer des longs métrages sur le thème de l'identité suisse. Cette idée de départ, qui vise à revigorer une fiction romande moribonde, est unanimement saluée. En revanche, l'esprit de l'entreprise fait immédiatement l'objet de contestations. Dans le texte de leur appel d'offres, les commanditaires précisent que « cette collection veut se démarquer des canons du cinéma suisse », c'est-à-dire bannir les classiques de « La Suisse vue par un immigré », « La Suisse de la marginalité », « La Suisse du désarroi existentiel ». Blessés par cette définition des œuvres pas-



ACTEURS Daniel Prévost en fonctionnaire vaudois corrompu entouré de Jean Turlier (à g.) et Martin Huber.

sées, les auteurs dénoncent son étroitesse d'esprit, mais ne boudent tout de même pas le concours d'idées. Plus de 80 personnes répondent présent.

Pendant les mois suivants, les esprits se calment. La sélection retient finalement la journaliste TV Mireille Calame, l'architecte Marie-Christophe Arn, l'animateur radio Jean-Charles Brunschweiler, le cinéaste Jean-François Amiguet, Cyril Veillon (un étudiant) et Michel Bühler. La plupart écrivent la leur premier scénario et, dès le début de l'aventure, tous sont avertis qu'on peut leur enlever leur œuvre en cours de route: « On nous l'a dit et redit », raconte Mireille Calame, si nous n'arrivons pas au bout du scénario, quelqu'un d'autre allait le finir. C'était très clair. Malgré cette menace, les premières phases de l'écriture se déroulent dans une bonne ambiance. Professeur à la FEMIS, prestigieuse école de cinéma parisienne, le « script-doctor », Jacques Akshoti supervise le travail de chacun. Et malgré leur sévérité, ses critiques sont généralement jugées pertinentes, y compris par Michel Bühler.

Les choses commencent à se corser lorsque les auteurs terminent la première version complète de leur histoire. Mireille Calame voit son scénario refusé par le comité de lecture ad hoc pour mauvaise construction, et ne peut continuer son travail que si elle accepte un coauteur. Cyril Veillon est sur le point de céder sa troisième version pour une réécriture. Et comme pour Michel Bühler, dont l'his-

toire a été remaniée par le « script-doctor », les scénarios de Jean-Charles Brunschweiler et Marie-Christophe Arn seront tournés dans des versions restructurées par des coauteurs. Bien que déçus, certains acceptent les règles du jeu. D'autres, désenchantés, se sentent injustement déposés de leur travail. Michel Bühler a écrit cinq versions sans réussir à satisfaire ses commanditaires.

Pourquoi ont-ils tous été déposés de leur œuvre? Yves Mugny explique le phénomène par « un complexe de compétence » de la part des producteurs suisses en général: « Même s'ils partent de l'intention de faire suisse, leur trouillomètre monte au fur et à mesure du processus. » L'incertitude, le besoin d'assurer le succès télévisuel d'une œuvre les poussent à confier les versions définitives à des professionnels plus expérimentés, qui se trouvent tous en France. Voilà pourquoi la TSR a confié la supervision de « Bigoudi », écrite et dirigée par des Suisses, à un consultant français, ou la production d'une autre série suisse en cours d'écriture à des Parisiens. Pierre-Alain Meier, directeur de Thelma Films, confirme à moitié ce sentiment. Même s'il déclare « ne pas accepter que les choses se décident à Paris », l'initiateur de « Nous les Suisses » reste certain qu'« il n'y a pas, aujourd'hui, un seul scénariste romand capable de mener un scénario jusqu'au bout ».

Le conflit recouvre en réalité deux problèmes qui se superposent. Le premier est lié à l'introduction récente de

nouvelles méthodes d'écriture. Paniqués par la perte d'audience dramatique du cinéma suisse, la TSR, les producteurs et les organes de formation comme Focal cherchent une voie pour sortir du tunnel, et se tournent du côté des méthodes américaines. La réécriture collective, avec plusieurs coauteurs supervisés par un « script-doctor », est courante aux États-Unis, aussi bien à la télévision qu'au cinéma. Elle l'est aussi devenue en France, où « les scénarios sont toujours terminés par un scénariste senior », dit Françoise Mayor, qui s'occupe de « Nous les Suisses » pour la TSR. Mais ces méthodes, qui ont leur intérêt, heurtent brutalement les habitudes européennes, où l'on donne traditionnellement la rédaction d'un scénario à une seule personne, en collaboration avec un réalisateur. Il semble aussi qu'elles soient parfois introduites maladroitement par des producteurs qui les maîtrisent peut-être mal. De ce point de vue, la colère de Michel Bühler aurait sans doute été la même si Jacques Akshoti avait été un pur Vaudois.

Le deuxième problème est celui, lourd et lancinant, du manque d'expérience des scénaristes en Suisse romande. La pétition d'Yves Mugny demande que la TSR, qui détient un monopole dans le domaine de la fiction romande, prenne le risque de confier à des Romands davantage de productions de A à Z: « Je ne conteste pas que les Français ont plus d'expérience que nous », dit Yves Mugny, mais la TSR est le seul organe qui nous permettrait d'en acquérir. Or cette dernière, quelles que soient les coproductions (« Nous les Suisses » n'a aucun contrat avec les chaînes françaises), refuse de trop s'éloigner de ses impératifs d'audience pour prendre en charge les pertes d'une politique de formation plus large. Ses efforts en la matière, par ailleurs très louables, paraissent donc insuffisants à des Romands qui ont désespérément envie de se faire les dents. Les scénaristes en herbe ne devraient-ils pas se jeter plus souvent à l'eau sans attendre la protection de mère Télévision? De ce point de vue, le combat n'est pas celui de la pauvre petite Suisse romande contre la méchante France, ou du cinéma d'auteur contre les insanités du prime-time. Il est plutôt celui d'une confiance encore insuffisante: des producteurs suisses envers leurs compatriotes, et des scénaristes romands envers eux-mêmes.

Pierre-Louis Chantre